

Castelnau, l'oublié

Hervé Dumez

L'affaire semble entendue. La victoire de la Marne, c'est Joffre ou Gallieni ; et Verdun, c'est Pétain. Voire.

À dix-neuf ans à peine, Édouard de Curières de Castelnau était encore élève à Saint-Cyr lorsqu'éclata la guerre de 1870. Il fut affecté à l'armée de la Loire dont on espérait qu'elle retournerait la situation et briserait l'encerclement de Paris. De terribles combats se déroulèrent en décembre, par moins quinze, mais aucune des tentatives n'aboutit et ce fut l'armistice. Le jeune sous-lieutenant avait été promu capitaine en quelques mois. Son avancement fut plus lent par la suite. La République cherchait à épurer l'armée, et Castelnau ne cachait pas des sympathies royalistes et, surtout, allait ostensiblement à la messe, ce qui était particulièrement mal vu des officiers républicains anticléricaux, souvent francs-maçons, comme Joffre. Celui qu'on appelait le « capucin botté » avait dû participer comme officier à la répression de la Commune de Paris et s'était affiché par la suite antidreyfusard, ce qui ne plaidait pas en sa faveur.

Il a soixante ans et est en fin de carrière lorsqu'il est nommé, malgré l'opposition des partis de gauche, premier sous-chef de l'état-major général des armées, en charge de la préparation à une guerre éventuelle.

On l'a entouré des jeunes turcs de Joffre qui sont là pour le surveiller, dont Grandmaison dont la pensée militaire est l'offensive à outrance et pour lequel Castelnau est trop prudent. Ce dernier préconise en effet le renseignement par l'aviation, alors que Foch n'y croit pas, et a pour principe de ne procéder à aucune avancée de l'infanterie sans préparation d'artillerie. Quand la guerre est déclarée, il prend le commandement de la deuxième armée, alors que six de ses fils rejoignent leurs unités (il a douze enfants).



Édouard de Curières de Castelnau

Son corps doit pénétrer en Lorraine. À ses officiers, il ordonne de ne faire progresser l'infanterie que si l'artillerie a ouvert le terrain et précise : « *les engagements inutiles sont à prescrire.* » Joffre lui retire les 9^e et 18^e corps d'armée pour renforcer l'aile gauche française. Castelnau sait donc qu'il se trouvera rapidement en situation difficile. La progression est tout d'abord assez facile : en réalité, l'armée allemande s'est repliée sur une ligne fortifiée. Le 19 août, Castelnau donne l'ordre de ne pas attaquer et de renforcer les positions acquises. Soit qu'il n'ait pas reçu l'instruction à temps, soit qu'il ait choisi délibérément de ne pas en tenir compte, ce qui est plus probable, Foch attaque à Morhange. Ce sera la première déroute de la guerre et elle met en péril la deuxième armée qui doit se replier sur Nancy. Les relations entre Castelnau et Foch s'en ressentiront. Alors qu'il est en conseil d'état-major, on apprend à Castelnau que son fils Xavier, Saint-Cyrien lui aussi, vingt-et-un an, a été tué au front dans sa propre armée. Le général quitte son quartier-général pour se recueillir sur la dépouille de son enfant. Chacun se demande s'il va s'écrouler, à un moment où il faut bloquer l'avance allemande à l'est. Quand il regagne la caserne Turenne de Nancy où ses officiers l'attendent, il leur dit simplement : « Continuons, Messieurs » et il reprend la discussion là où il l'avait laissée. Les informations dont il dispose lui indiquent que le Kronprinz Ruprecht de Bavière va tenter de percer le front au sud de Nancy, dans la trouée de Charmes. La stratégie qu'il adopte est brillante : son artillerie prend place sur les collines qui encadrent la trouée et il laisse les Allemands s'avancer. Quand ils le sont suffisamment, les canons français ouvrent le feu et les écrasent sans que l'ennemi ne puisse riposter. Puis est donné l'ordre, resté célèbre, de la contre-attaque : « en avant, partout, et à fond ! » L'armée bavaroise est contrainte à la retraite au-delà de la Mortagne. C'est la première grande victoire française et elle est décisive : le plan allemand consistait à enfermer l'armée française, comme à Sedan en 1870. Pour que la tenaille se refermât, il fallait que l'aile droite débordât l'armée française dans un vaste mouvement tournant passant par la Belgique et arrivant à Paris, mais il fallait aussi que l'armée française fût enserrée à l'est : sans l'arrêt de l'aile gauche allemande, la contre-attaque de la Marne eût été impossible. C'est Castelnau qui a permis l'action de Gallieni et de Joffre. Sans lui, la France s'effondrait comme en 1870.

Puis, en septembre, alors que se déroule l'affrontement sur la Marne, la défense de Nancy lui incombe. La place est symbolique et le Kaiser vient visiter les troupes allemandes qui doivent la prendre. La défense est acharnée et réussit. Joffre nomme alors Castelnau à l'aile gauche, avec pour objectif de tourner l'aile droite allemande par l'ouest : d'opération en opération, les deux armées atteignent la mer et le front se stabilise. Joffre a désormais pour adjoint Foch, ce qui ne facilite pas la tâche de Castelnau. Faisant face au reproche de ne pas attaquer avec suffisamment d'allant, il reste inébranlable : il n'est pas question de faire tuer des soldats inutilement alors que l'artillerie fait défaut. Durant ces deux premières années de guerre, trois de ses fils et un de ses gendres sont morts au combat. En 1915, il commande l'armée du centre et, sur l'ordre

de Joffre, conduit l'offensive en Champagne. Si elle regagne vingt-cinq kilomètres du territoire national, les pertes sont énormes et ne valent pas à ses yeux tous ces morts.

Le ministère finit par douter des capacités de Joffre et, étrangement, c'est Castelnau qu'on lui adjoint à l'état-major. Joffre s'empresse de s'en débarrasser en l'envoyant à Salonique. Lorsqu'il en revient, l'offensive de la Somme pour l'été 1916 est en pleine préparation. Pourtant, des bruits concordants parviennent au grand quartier général : on a prélevé des troupes et du matériel de la région de Verdun pour renforcer les forces de la Somme et, si les Allemands en profitaient pour frapper à cet endroit, les troupes françaises ne tiendraient pas. Joffre fait la sourde oreille, mais puisque Castelnau est revenu de Grèce et qu'il ne tient pas à l'avoir dans ses conseils de guerre, il l'y dépêche. Du moins ne l'entendra-t-on pas critiquer les nouveaux plans élaborés par les tenants de l'offensive à tout prix. Dès le 19 janvier, Castelnau inspecte la région. Les fortifications lui apparaissent faibles et le manque d'artillerie lourde ne permettrait pas d'arrêter une attaque d'envergure. L'alerte qu'il envoie à l'état-major est négligée : toutes les précautions ont été prises, lui explique-t-on, pour contrer une tentative allemande. Lui sait parfaitement qu'il n'en est rien. Le 21 février 1916, les canons et obusiers allemands déversent des millions d'obus sur les positions françaises, faisant en trois jours près de vingt-mille morts. Castelnau demande aussitôt à Joffre l'autorisation de retourner sur place. Ce qu'il y voit l'inquiète profondément. Le général Herr est dépassé par les événements ; démoralisé, il n'est plus en situation de commander. La décision a été prise d'abandonner la rive droite de la Meuse. Castelnau contre aussitôt : pas question de reculer sur la rive gauche, la rive droite doit être défendue à tout prix. Le 24 février, il propose à Joffre de nommer Pétain qui a été son adjoint à l'armée du centre l'année précédente. Ce dernier prend ses fonctions le 26 février et arrive à son quartier général de Souilly. Castelnau l'y rejoint immédiatement et lui explique la situation en lui fixant ses objectifs. Il rend compte à Joffre : « je crois que si nous pouvons gagner deux ou trois jours, tout danger de perdre Verdun sera écarté. » Conséquent, il passe alors encore ces quelques jours sur le terrain.

En Avril, Joffre, contesté par les politiques, est en passe d'être remplacé mais Castelnau est trop marqué catholique et s'est fait de plus de trop solides inimitiés à l'état-major. Envoyé sur la Somme, il constate les querelles entre Foch et Fayolle, ainsi que le manque de coordination avec les Britanniques. Préconisant un commandement unique des troupes alliées, son analyse n'a par ailleurs pas changé : « Les offensives à objectifs limités sont des offensives à résultats certains, mais à rendement nul. Il est grand temps de changer de méthode si l'on ne veut pas se trouver, après les attaques de la Somme, dans la même situation que les Allemands après les attaques de Verdun. »

Joffre est finalement remplacé par Nivelle, ce qui équivaut indirectement pour Castelnau à une disgrâce. Lors du conseil de guerre qui se tient à Compiègne en présence du président de la République, Poincaré, le 6 avril 1917, Nivelle dévoile les plans de son offensive et Castelnau s'y

oppose avec véhémence : les capacités de résistance des Allemands sont sous-estimées, explique-t-il ; les combattants n'ont pas confiance dans le succès de telles offensives. Sa conclusion use de mots terribles : « si par malheur, c'est l'échec, il faut ardemment souhaiter qu'il se manifeste dès les premiers engagements pour qu'on puisse ainsi limiter les dépenses inutiles de vies humaines. » L'offensive tournera au désastre et Nivelle s'entêtera au contraire, provoquant des pertes terribles qui conduiront à se mutiner des hommes au passé admirable. Fatigué, malade, Castelnau ne reprend du service que tardivement : c'est à lui qu'était confiée en novembre 1918 l'offensive à l'est qui devait conduire à Berlin mais fut suspendue par la signature de l'armistice.

On ne le nommera pas maréchal de France. Foch, notamment, s'y oppose avec une inélégance rare, laissant tomber : « On ne donne pas le bâton au vaincu de Morhange » défaite imputable à sa propre désobéissance. Castelnau est par ailleurs le seul grand chef à refuser d'écrire ses mémoires. Pour lui, les héros de cette guerre ont été les soldats, dont ses fils, pas les généraux galonnés qui souvent les ont fait tuer pour rien et se glorifient devant la postérité de décisions qu'ils ont par ailleurs réécrites complaisamment. Pour lui, le Traité de Versailles ne peut conduire qu'à une nouvelle guerre. « On ne m'écoute pas », disait-il philosophe, « parce que je suis un misérable cléricale. » Son éloge sera donc fait plutôt par les historiens allemands, et ses adversaires eux-mêmes. Von Kluck qui commandait la première armée allemande destinée à envelopper les Français en 1914, écrit en effet : « *L'adversaire français vers lequel sont allées instinctivement nos sympathies, à cause de son grand talent militaire et de sa chevalerie, c'est le général de Castelnau. Et j'aimerais qu'il le sût.* »

Catholique, de droite et nationaliste, Castelnau est révolté par ce qu'il voit au printemps 1940 : « *Les chefs de l'armée, Pétain, Weygand, n'ont même pas eu le geste de se mettre, sur un point quelconque de la bataille, à la tête des soldats ou des officiers qui consentaient à perdre fors l'honneur. Ils ont préféré signer la déchéance de la patrie. Plus que jamais, l'armistice m'apparaît ignominieux ; je ne puis expliquer cet acte que par la profonde défaillance intellectuelle de Pétain, Weygand et compagnie. Pourquoi ne se sont-ils pas retirés en Algérie ? Mon indignation et ma douleur sont indicibles.* » Il encourage ses petits-fils à entrer dans la résistance.

Les élèves de Saint-Cyr les ont associés, son fils Xavier et lui, en tant que parrains de la promotion 2011-2014 ■

Référence

Huet Jean-Paul (2013) *Édouard de Castelnau (1851-1944). L'artisan de la victoire*, Paris, Anovi.